

**À propos des origines de la science régionale et la naissance des sciences régionales canadiennes : réflexions d'un vieux combattant**  
**On the Origins of Regional Science and the Birth of Canadian Regional Science: Reminiscences of an old warrior**

Mario Polèse

Volume 42, numéro 2, 2019

En l'honneur de la carrière de Mario Polèse

Soumis : 11 mars 2020

Accepté : 13 mars 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083618ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083618ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Regional Science Association / Association canadienne des sciences régionales

ISSN

0705-4580 (imprimé)

1925-2218 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Polèse, M. (2019). À propos des origines de la science régionale et la naissance des sciences régionales canadiennes : réflexions d'un vieux combattant / On the Origins of Regional Science and the Birth of Canadian Regional Science: Reminiscences of an old warrior. *Canadian Journal of Regional Science / Revue canadienne des sciences régionales*, 42(2), 93–98.  
<https://doi.org/10.7202/1083618ar>

CANADIAN JOURNAL  
OF REGIONAL SCIENCE  
REVUE CANADIENNE DES  
SCIENCES RÉGIONALES



# À PROPOS DES ORIGINES DE LA SCIENCE RÉGIONALE ET LA NAISSANCE DES SCIENCES RÉGIONALES CANADIENNES : RÉFLEXIONS D'UN VIEUX COMBATTANT

# ON THE ORIGINS OF REGIONAL SCIENCE AND THE BIRTH OF CANADIAN REGIONAL SCIENCE: REMINISCENCES OF AN OLD WARRIOR

**Mario Polèse**

**Mario Polèse**

Institut national de la recherche scientifique – Centre Urbanisation Culture Société (INRS-UCS)  
385, rue Sherbrooke Est  
Montréal (Québec) H2X 1E3  
[Mario.polese@ucs.inrs.ca](mailto:Mario.polese@ucs.inrs.ca)

Soumis: 11 mars 2020  
Accepté: 13 mars 2020

Tout d'abord, mes sincères remerciements à vous tous, à tous ceux qui ont contribué à ce numéro spécial en mon honneur. Je tiens tout particulièrement à remercier mes amis Sébastien Breau et Jean Dubé qui, je crois, furent les principaux conspirateurs. Je suis bien sûr profondément flatté. Que dire devant un tel honneur? Probablement, moins dit mieux c'est. Cela reste cependant un rappel utile, aussi agréable soit-il, que je suis proche de la fin de ma carrière, en raison du privilège de travailler avec beaucoup d'entre vous. Ce fut un voyage fantastique.

On attend des vieux professeurs qu'ils nous parlent du passé, qu'ils nous racontent de bonnes histoires. C'est exactement ce que je tâcherai de faire dans les prochains paragraphes. La « Science Régionale » que j'ai d'abord connue en tant que jeune étudiante à l'Université de Pennsylvanie (« Penn » pour faire court) fut un animal très différent de la bête que nous connaissons aujourd'hui. C'est cette histoire que je vais maintenant tenter de raconter, en commençant par ma première rencontre avec le fondateur de la science régionale, Walter Isard.

### LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA SCIENCE RÉGIONALE: THE DEPARTMENT OF REGIONAL SCIENCE, UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA.

La Science Régionale est la création d'un seul homme, Walter Isard, un fervent Quaker de Pennsylvanie et un pacifiste convaincu. Walter Isard était un idéaliste. Il rêvait non seulement de créer une nouvelle science mais aussi de sauver le monde des guerres futures. Plus tard, il créera la *Peace Research Society* et la sous-discipline de *Peace Economics*, qui, je crois, n'ont pas eu beaucoup de succès, certainement rien comparé à la science régionale, maintenant un domaine de recherche reconnu. Malgré ses origines Quaker, Walter Isard était un positiviste au sens propre du terme, qui croyait fermement que la condition humaine pouvait être comprise (et finalement maîtrisée) grâce à la science, que les relations sociales pouvaient être modélisées, à condition de disposer des bons outils pour mesurer et modéliser les comportements humains.

Walter Isard m'a recruté. Lors de ma dernière année en sciences économiques au City College de la City University de New York, comme beaucoup de mes camarades, j'ai fait des demandes de bourses (*fellowships*) dans divers départements d'économie des grandes universités américaines. Je voulais devenir chercheur en économie du développement (régional). Comprendre pourquoi certaines régions (pensons à la Gaspésie au Québec) ne réussissaient pas à décoller était la question qui me motivait. Mon professeur de géographie, un ancien réfugié allemand, reconnaissant mon amour de la géographie, m'a convaincu de postuler au Département de « Regional Science » récemment créé à l'Université de Pennsylvanie. Ce nouveau domaine, m'a-t-il expliqué, combinait les traditions de recherche des sciences économiques et de la géographie.

J'ai reçu des lettres d'acceptation (et aussi quelques refus) de plusieurs universités. Mais la lettre de Penn s'est démarquée. Le directeur du département, Walter Isard (dont je n'avais bien entendu jamais entendu parler avant) avait pris la peine de rédiger une longue lettre personnalisée m'invitant à une entrevue (toutes dépenses payées). Si l'entrevue se déroulait bien, on me proposerait une bourse complète de trois ans couvrant les frais de scolarité plus une allocation pour les frais de subsistance. Philadelphie n'est qu'à deux heures de train de New York. Je suis donc allé rencontrer mon bienfaiteur. L'entrevue, il va sans dire, s'est bien passée. J'ai obtenu la bourse, pour laquelle je serai éternellement reconnaissant à Walter Isard.

Ainsi, en septembre 1966, je suis arrivé à Penn, dûment inscrit comme étudiant diplômé au programme de doctorat du *Department of Regional Science*. Voici que commence ma vie en science régionale.

First off, my heartfelt thanks to all of you who contributed to this special issue in my honour. My very special thanks to Sébastien Breau and Jean Dubé who, I believe, were the principal drivers behind this special issue. I am course deeply flattered. What does one say when conferred such an honour? Probably, the less said the better. But, it is nevertheless a reminder, however pleasant, that I'm nearing the end of my career, a career during which I have been extremely fortunate, not least because of the privilege of working with many of you. It's been a fantastic journey.

Old professors are supposed to reminisce, tell good stories. Which is exactly what I shall attempt to do in the next few paragraphs. The Regional Science I first encountered as a young student at the University of Pennsylvania (Penn for short) was a very different animal from the beast we know today. That is the story I shall now attempt to tell, beginning with my first encounter with Regional Science's founder, Walter Isard.

### EARLY REGIONAL SCIENCE: THE DEPARTMENT OF REGIONAL SCIENCE, UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA.

Regional Science is the creation of a single individual, Walter Isard, a staunch Pennsylvania Quaker and convinced pacifist. Walter Isard was an idealist. He dreamed not only of creating a new science but also of saving the world from future wars. He would later go on to create the Peace Research Society and the sub-discipline of Peace Economics, neither of which, I believe, have had much such success since, certainly nothing compared to Regional Science, now an established field of enquiry. Walter Isard, his Quaker upbringing notwithstanding, was the ultimate positivist who firmly believed that the human condition could be understood (and ultimately mastered) through science, and social relationships modeled and predicted given the right tools to measure and model human behaviour.

Walter Isard recruited me. In my senior year majoring in economics at City College of the City University of New York I, like many of my fellow students, applied for a graduate fellowship at various economics departments of major U.S. universities. I was set on becoming a researcher in (regional) development economics. Understanding why some regions consistently lagged behind was the question driving me. My geography teacher, an old German refugee recognizing my love of geography, convinced me to also apply to the recently created Department of Regional Science at the University of Pennsylvania (Penn). This new field, he explained, combined the research traditions of economics and geography.

I received acceptance letters (and also some refusals) from several universities. But the letter from Penn stood out. The chair of the department, Walter Isard (whom I had never heard of before) had taken the trouble of writing a long personalized letter inviting me for an interview (all expenses paid). If the interview went well, I would be offered a full three-year fellowship, covering tuition fees plus a stipend for living expenses. Philadelphia is only a two-hour train ride from New York. Off I went to meet my benefactor. The interview, needless to say, went well. I obtained the fellowship, for which I am eternally grateful to Walter Isard.

Thus, on September 1966, I arrived at Penn, duly registered as a graduate student in the Department of Regional Science's Ph. D Program. So began my life in Regional Science, eager to embark on a new journey of learning and discovery. What I found was very different from what I expected. The focus was clearly on mathematics and modeling. Computers had arrived, opening up a whole new world of analytical power and tools. On the walls of the Department's main corridor was fixed a huge input-output table of the Philadelphia economy (I forget how many columns and rows, but easily several

nale, prêt à me lancer dans un nouveau voyage de découverte. Or, ce que j'ai découvert était très différent de ce à quoi je m'attendais. Le programme était clairement axé sur les mathématiques et la modélisation. Les ordinateurs étaient arrivés, ouvrant un tout nouveau monde de puissance analytique et d'outils de recherche. Sur les murs du couloir principal du Département était fixé un énorme tableau input-output de l'économie de Philadelphie (j'oublie combien de colonnes et de lignes, mais facilement plusieurs centaines). L'analyse input-output et les systèmes de comptabilité régionale étaient à la mode. Les économies régionales (et nationales) pouvaient désormais être appréhendées et planifiées grâce à ces nouveaux outils. L'un de mes premiers cours portait sur la programmation linéaire, où j'ai appris, parmi d'autres aptitudes, comment inverser une matrice. « Le défi, c'est de trouver les bons coefficients » était une phrase souvent entendue. Une fois les bons coefficients estimés, nous serions alors en mesure de diriger les investissements là où les effets multiplicateurs seraient les plus importants. Voici, problème résolu ! Ce fut l'apogée de la théorie des pôles de croissance, ou encore, pôles de développement. Il était possible — avec les bonnes données et les bons coefficients — de guider, d'influencer le développement. Le problème en était un de mesure et de la modélisation. Une fois les bonnes informations en main, tout le reste suivrait.

Plusieurs de mes camarades étaient originaires des pays de l'Est (bloc soviétique). La raison était simple. Ces outils permettraient à l'Office central du Plan (Gosplan en URSS) de planifier correctement l'économie nationale. La sociologie, l'anthropologie, les sciences politiques et d'autres disciplines gênantes ne faisaient pas partie du programme d'études. Comme le lecteur l'aura sûrement deviné, j'étais mal à l'aise avec cette approche au développement régional. Je n'étais pas contre l'utilisation d'outils quantitatifs (ils sont essentiels) et j'étais reconnaissant d'acquiescer les outils que Isard et d'autres professeurs étaient en train de nous transmettre, et qui me serviraient plus tard dans ma carrière. J'ai adoré mes cours de théorie de la localisation (donné par Benjamin Stevens). Mais sûrement, comprendre pourquoi le Cap-Breton ou la Gaspésie sont restés sous-développés, pour prendre deux exemples canadiens, nécessitait des connaissances qui allaient bien au-delà de l'estimation des coefficients. À vrai dire, la « Science Régionale », telle qu'enseignée à Penn à ce moment, n'avait pas grande chose à faire avec l'étude de régions. Il n'y avait rien dans le curriculum qui ressemblait à la tradition de recherche de la géographie; à savoir, observer et à décrire une région. Mon ancien professeur de géographie s'était trompé. La science régionale de ces années était essentiellement une subdivision de l'économie, une subdivision assez étroite en plus.

L'étroitesse de la jeune science régionale s'explique en partie par ses racines américaines<sup>1</sup>. Les Américains sont singulièrement a-géographiques. Fait révélateur, seule une des grandes universités américaines, *Ivy League* de la Côte Est, possède un département de géographie. Cette a-spatialité est particulièrement criante chez les économistes (ou du moins le fut jusqu'à l'arrivée de Paul Krugman). Walter Isard était issu de ce monde. La grande contribution d'Isard — et ce fut en effet une contribution capitale — a été d'introduire l'espace dans les sciences économiques (américaines), traduisant le travail des économistes allemands (Von Thünen, Weber, Lösch...) héritiers d'une longue tradition intellectuelle allemande dans laquelle la géographie occupe une place centrale. Cependant, sans pour autant déprécier la contribution de Isard, la Science Régionale proposée aux étudiants ne proposait pas un cadre conceptuel qui différait fondamentalement de la science économique; à l'exception peut-être de l'espace comme variable ajoutée et l'utilisation de nouveaux outils informatiques.

<sup>1</sup> Pour une exposition plus complète de mon argumentaire voir: Polèse, M., On the Cultural Origins and Future Directions of Regional Science: A Voice From the Periphery, *International Regional Science Review*, Vol. 17, No. 3, 1994.

hundreds). Input-output analysis and regional accounting systems were all the rage. Regional (and national) economies could be understood and planned thanks to these new tools. One of my first courses was in linear programming, learning how to invert a matrix among other skills. "If only we can get the coefficients right" was an oft heard phrase. Once we got the coefficients right, we could then direct investments to where the multiplier effects were the greatest. Problem solved. This was the heyday of industrial complex analysis and growth pole theory. Growth could be triggered given the proper information and the right coefficients. The problem was one of data and modeling. Once that was mastered, all the rest would follow.

Many of my fellow students were from Eastern Block (Soviet) nations. The reason was simple. Here were the tools that would allow the State Central Planning Office (Gosplan in the USSR) to correctly plan the national economy. Sociology, anthropology, political science, and other troublesome disciplines were not part of the curriculum. As the reader will surely have guessed by now, I was uncomfortable with this approach to the study of regional development. I was not against the use of quantitative tools (they are essential) and was grateful to acquire the tools that Isard and other professors taught me, which would serve me well later in my career. I loved my classes in location theory (taught by Benjamin Stevens). But surely, understanding why Cape Breton or the Gaspé had remained poor, to take two Canadian examples, was about more than estimating coefficients. Indeed, early Regional Science did not look at regions at all; there was nothing in the curriculum even remotely resembling the research tradition of geography of actually observing and describing a region. My old geography teacher was wrong. The Regional Science of those years was essentially an offshoot of economics, and a very narrow offshoot at that.

The narrow focus of early Regional Science can in part be traced back to its American roots<sup>1</sup>. Americans are singularly a-geographic. Tellingly, only one of America's great East Coast Ivy League universities has a geography department. This a-spatiality is especially glaring among economists (or at least was until Paul Krugman came along). Walter Isard sprang from this world. Isard's great contribution — and it was indeed a momentous contribution — was introducing space into (American) economics, translating the work of German economists (Von Thünen, Weber, Lösch...) inheritors of a long German intellectual tradition in which geography was central. However, without in any way belittling Isard's contribution, early Regional Science did not really offer students a new conceptual framework that differed fundamentally from standard economics; that is, with the exception of space as an added variable plus the use of new computer-based tools.

I was not the only student unhappy with the program's narrow focus. A mild rebellion began to brew. The spark that set off our mini-rebellion was what Isard (1969) manifestly saw as his magnum opus: *General Theory: Social, Political, Economic, and Regional, with Particular Reference to Decision-making Analysis*. Behind his back, many students irreverently referred to it as "the theory of everything". The book in essence attempted to reduce all of human experience to a set of equations, whose parameters and coefficients we now needed to estimate. The equation that was undeniably the greatest source of merriment began: "*E-love tendered=(f)...*" To my knowledge, Isard's opus never achieved great notoriety, probably best forgotten. What bothered us was not the book as such, but that it was required reading and the centerpiece of a second-year required course.

<sup>1</sup> For a fuller presentation of my arguments see: Polèse, M., On the Cultural Origins and Future Directions of Regional Science: A Voice From the Periphery, *International Regional Science Review*, Vol. 17, No. 3, 1994.

Je n'étais pas le seul étudiant mécontent de l'orientation du programme. Une petite rébellion a commencé à s'organiser. L'étincelle qui déclencherait notre mini-rébellion fut un ouvrage que Isard (1969) voyait manifestement comme son magnum opus: *General Theory: Social, Political, Economic, and Regional, with Particular Reference to Decision-making Analysis*. Derrière son dos, de nombreux étudiants y référaient irrévérencieusement comme «la théorie de tout». L'ouvrage proposait, en gros, de réduire toutes les relations humaines à un ensemble d'équations, dont il fallait maintenant estimer les paramètres et les coefficients. L'équation qui était indéniablement la plus grande source de moqueries commençait par: «*E-love tendered = (f) ...*». À ma connaissance, l'opus d'Isard n'a pas connu un grand succès, probablement mieux oublié. Ce qui nous dérangeait n'était pas le livre en tant que tel, mais le fait qu'il s'agissait d'une lecture obligatoire et pièce maîtresse d'un cours obligatoire de deuxième année.

Notre petit groupe rebelle (j'étais l'un des fauteurs de trouble) a demandé à rencontrer Walter, comme nous l'appelions tous, pour demander formellement que ce cours soit rendu optionnel. On ne contestait pas «Walter» impunément. Notre petite rébellion s'est effondrée misérablement. Après avoir expliqué les raisons de notre demande, Walter m'a simplement regardé dans les yeux et m'a demandé: «avez-vous maîtrisé tous mes outils»? Fini! La théorie de tout resterait un cours obligatoire. Plusieurs membres de notre rébellion ratée ont décidé, comme moi, de poursuivre leur doctorat sous le libellé *City and Regional Planning*, un programme jumeau. Mais la science régionale était néanmoins devenue ma maison intellectuelle, maison à laquelle je resterai fidèle.

## LES SCIENCES RÉGIONALES CANADIENNES: LE MODÈLE REBELLE DEVENU LA NORME

En 1969, j'ai déménagé à Montréal et peu de temps après, j'ai commencé ma carrière comme professeur à l'INRS-Urbanisation, Université du Québec. Plusieurs de mes collègues étaient également diplômés de Penn, la Philadelphia Mafia comme on nous appelait à l'époque. En effet, notre premier grand projet de Recherche consistait à estimer l'impact économique du nouvel aéroport international de Montréal (Mirabel) en appliquant un tableau input-output de l'économie québécoise et les autres outils appris à Penn.

L'idée de créer une Association canadienne des sciences régionales (ACSR) était dans l'air. En 1977, le groupe fondateur s'est réuni à Halifax auquel je n'étais pas présent, mais si je me souviens bien, le groupe comprenait Larry Bourne et William Coffey, tous deux géographes. J'ai été invité à me joindre au groupe pour représenter le Québec et ainsi est né l'ACSR. Je serais président (1980-1981), puis vice-président exécutif de 1982 à 1988 pour diriger l'ACSR avec William Coffey (désormais Bill), secrétaire-trésorier de l'Association. Bill et moi avons également hérité de la *Revue canadienne des sciences régionales* (RCSR), que nous avons dirigé conjointement au cours de la même période en tant que coéditeurs. Durant ces premières années, Donald Savoie a également activement participé à la direction de la Revue. Depuis 1978, la Revue était publiée par le *Regional and Urban Studies Centre* de l'Université Dalhousie, sous la codirection de Bill et Andrew S. Harvey, mais cherchait un partenaire, à la fois pour sortir du Canada atlantique et pour en faire une revue vraiment bilingue. Ainsi naquit le partenariat avec l'INRS-Urbanisation, qui durera jusqu'aux années 1990.

Bill et moi avons décidé de donner un nouveau visage à la Revue, maintenant avec le sous-titre: *Revue interdisciplinaire d'études régionales et urbaines*. Le message était clair, non seulement en ce qui concerne la Revue, mais aussi l'Association: La science régionale canadienne sera une science ouverte, ouverte à tous les praticiens et chercheurs en sciences sociales intéressés par les ques-

Our little rebellious group (I was one of the ring leaders) asked to meet Walter, as we all called him, to formally request that said course be made optional. One did not challenge "Walter" easily. Our little rebellion flopped miserably. After explaining the reasons for our request, Walter simply looked me in the eye and asked: "have you mastered all my tools"? And that was that. The theory of everything would remain a required course. Many of the members of our failed rebellion eventually decided, as I did, to pursue their Ph. D. under the heading of City and Regional Planning, a sister program. But, Regional Science had nonetheless become my intellectual home, a home I would never leave.

## CANADIAN REGIONAL SCIENCE: A REBEL MODEL THAT BECAME THE NORM

In 1969, I moved to Montreal and shortly thereafter began my career as a professor at INRS-Urbanisation, Université du Québec. Several of my colleagues were also Penn graduates, referred to at the time as the Philadelphia Mafia. Indeed, our first big project was estimating the economic impact of Montreal's new international airport (Mirabel) applying an input-output table of the Quebec economy and the tools learned at Penn.

The idea of creating a Canadian Regional Science Association (CRSA) was in the air. In 1977 the founding group met in Halifax at which I was not present, but if I recall correctly included Larry Bourne and William Coffey, both geographers. I was invited to join the group to represent Quebec, and thus the CRSA was born. I would be president (1980-1981) and subsequently act as executive vice-president from 1982 to 1988, managing the CRSA with William Coffey (henceforth Bill), the Association's secretary-treasurer. Bill and I also inherited the *Canadian Journal of Regional Science* (CJRS), which we jointly managed over the same period as co-editors. Donald Savoie was also a key player during those early years as participating co-editor. Since 1978, the CJRS had been published by the Regional and Urban Studies Centre, Dalhousie University, under the co-editorship of Bill and Andrew S. Harvey, but was looking for a partner, both to move beyond Atlantic Canada and to make it a truly bilingual publication. Thus was born the partnership with INRS-Urbanisation, which would last until the 1990s.

Bill and I gave the CJRS a new face, not only bilingual, but with the added sub-title: *An interdisciplinary journal of regional and urban research*. The message was clear, not only for the Journal but also the Association: Canadian Regional Science was to be an open science, welcoming all practitioners and social scientists interested in urban and regional issues. They need not necessarily be model builders or super mathematicians. We also made a conscious effort to bring in Francophone scholars, if only to counterbalance the American focus of Regional Science. We negotiated a discount membership and subscription agreement with the French-Speaking Regional Science Association and its Journal, with a number of meetings jointly organized. The French name of the CJRS also sent a subtle (but entirely intended) message: there was room for more than one Regional Science. The two "s" in *sciences régionales* are there for a reason.

When, some years later, I ran into Walter Isard at one of the annual North American meetings of the Regional Science Association (forerunner of NARSC), I explained to him the direction Canadian Regional Science was taking. He listened sympathetically. After a few minutes, he commented: "I guess somebody had to do it". His tone was in no way disparaging; quite the contrary. I guess even the great man had come to recognize that Regional Science needed to open up if it was to flourish.

tions urbaines et régionales. Ils n'avaient pas nécessairement besoin d'être des spécialistes en modélisation ou des super mathématiciens. Nous avons accordé une attention particulière à l'intégration d'universitaires francophones, ne serait-ce que pour contrebalancer l'orientation américaine des sciences régionales. Une entente d'abonnement conjoint à prix réduit a été négociée avec l'ASRDLF (l'Association de scientifique régionale de langue française) et sa revue (la Revue d'économie régionale et urbaine, ou RÉRUE). Plusieurs colloques se sont tenus en collaboration avec l'ASRDLF. Tout aussi important, l'appellation française de l'Association et de la Revue envoyait un message (subtil peut-être, mais néanmoins clair) : il y avait de la place pour plus d'une science régionale. Les deux «s» dans sciences régionales sont là pour cause.

Lorsque, quelques années plus tard, j'ai croisé Walter Isard à l'occasion de l'un des colloques annuels nord-américains de la Regional Science Association (précurseur du NARSC), je lui ai exposé la direction qu'avait pris l'association canadienne. Il m'écoutait gentiment. Après quelques minutes, il me dit : « Je suppose que quelqu'un devait le faire ». Son ton n'était nullement méprisant; bien au contraire. Je suppose que même le grand homme en était venu à reconnaître que la science régionale devait s'ouvrir.

Revenons au Canada. Ce fut l'époque de gloire de la science régionale, les années grasses. Nous avions de la chance. La lutte contre les disparités régionales était une priorité nationale. Le gouvernement fédéral avait créé le MEER (ministre de l'Expansion économique régionale, 1969-1982, suivi du MEIR 1983-1990), disposé à financer des séminaires, des conférences et même une revue pour associer sa crédibilité scientifique. Et quel meilleur groupe universitaires à soutenir que l'ACSR et sa revue, non seulement scrupuleusement bilingues, mais aussi avec des assises solides dans le Canada atlantique et au Québec, les deux principales régions cibles des politiques fédérales? De plus, les deux interlocuteurs d'Ottawa étaient un bon Québécois et un vrai gars de Maritimes; quoi de plus canadien? (Nous n'avions pas le courage de décevoir nos vis-à-vis pour leur expliquer que nous étions des imposteurs, des importations américaines; Bill était originaire de Boston). Bref, nous n'avions peu de problème durant ces années à trouver du financement pour les colloques de l'Association et aussi, en parallèle, à soutenir la Revue (à l'aide d'un peu de financement croisé). Les colloques annuelles de l'ACSR dans les années 1980 attiraient, en règle générale, cent à deux cents participants; nous avons même eu le ministre fédéral, que je ne nommerai pas, à un colloque (difficile à oublier, car nous nous sommes tous, le ministre compris, bruyamment soulés dans un bar de Halifax).

Nos bienfaiteurs sont disparus, le MEER et le MEIR ne sont plus. La politique régionale n'est plus un enjeu crucial au Canada. Le membership de l'ACSR n'est plus ce qu'il était et les colloques se font rares depuis quelques années. Pourtant, la science régionale se porte bien à l'échelle de la planète, même très bien, avec d'innombrables séminaires, colloques et workshops dans presque tous les pays du monde. Comment expliquer cette apparente contradiction? En fait, ce n'est pas une contradiction. Ce qui s'est passé, c'est que la science régionale post-Isard a épousé le modèle canadien; c'est maintenant une « science » ouverte, un lieu utile d'échanges où économistes, géographes, urbanistes, sociologues, etc... peuvent croiser des universitaires et praticiens d'autres disciplines avec des intérêts communs. L'espace, le territoire, la région... restent les dénominateurs communs, mais ils ne sont plus rattachés à une seule discipline ou à une seule approche analytique. Cette ouverture explique aussi le succès de nombreuses revues, dont la RCSR, avec « Science régionale » dans leur titre; ils sont au moins une vingtaine aujourd'hui à travers le monde, un succès incontestable.

La science régionale canadienne se trouve donc aujourd'hui dans la situation insolite (mais pas forcément malsaine) d'une associa-

These were the halcyon days, the gravy days, of Regional Science in Canada. Lady luck smiled on us. Fighting regional disparities was a national priority. The Federal Government created DREE (Department of Regional Economic Expansion, 1969-1982, followed by DRIE 1983-1990), only too happy to finance seminars, conferences, and even a journal to establish its scientific credibility. And what better academic vehicles to support than the CRSA and its journal, not only suitably bilingual but also anchored in Atlantic Canada and Quebec, Canada's two traditional have-not regions? Plus, Ottawa's two interlocutors, representing the Association, were a good *Québécois* and a solid Maritimer; what could be more Canadian? (We dared not disappoint our vis-à-vis by telling him or her that we were both imposters, American imports; Bill hailed from Boston). In short, we had no problem during those days of getting funding for meetings and also supporting the Journal (with the help of a little cross-financing). Annual meetings of the CRSA in 1980s generally attracted over a hundred participants; we even had the Federal Minister, whom I shall not name, at one point (memorable because we all, the Minister included, got boisterously drunk in a Halifax bar).

Our natural benefactor has disappeared. Regional policy is no longer a sexy issue in Canada. Predictably, the CRSA has had difficulty since organizing meetings and its membership is not what it once was. Yet, at the same time Regional Science has flourished around the world, with innumerable meetings, colloquia, and workshops in almost every country. What explains this apparent contradiction? In fact, it is not a contradiction. What has happened is that post-Isard Regional Science has in essence adopted the Canadian model, now a very open "science", a useful meeting place where economists, geographers, planners, sociologists, etc... can interact with scholars and practitioners outside their core discipline interested in common problems. Space, place, region... remain the common denominators, but no longer tied to a single discipline or analytical approach. This openness also explains the success of the numerous journals around the world, including the CJRS, with "Regional Science" in their title; there must be at least twenty today, an unarguable success.

Canadian regional science today thus finds itself in the strange (but not necessarily unhealthy) position of a comparatively weak association with a strong internationally recognized journal. The Association is now in competition, especially in North America, with numerous other venues and events where Canadians researchers can present their work. As I see it, the role of the CRSA in the future will be less one of organizing meetings and more one of partnership to facilitate Canadian participation in events organized by or with others and, by the same token, ensuring a Canadian presence on various international Regional Science bodies (NARSC, PRESCO, French-speaking...). The umbilical links with the journal is absolutely vital. Canadian regional scientists continue to do excellent research; thus the need for the CJRS, not only as a vehicle for publishing work, especially appreciated as such by Francophones, on local Canadian subjects, but also as vehicle for non-Canadian regional scientists who appreciate the Journal's open philosophy, while at the same time maintaining the highest standards of academic excellence.

Long Live Canadian Regional Science *Libre!*

tion relativement faible avec une revue internationalement reconnue. L'ACSR se trouve en compétition, notamment en Amérique du Nord, avec de nombreux autres occasions ou événements où les chercheurs canadiens peuvent présenter leurs travaux. À mon sens, la vocation de l'ACSR à l'avenir sera moins celle d'organisatrice de colloques propres et plus celle de partenaire pour faciliter une présence canadienne à des colloques tenus avec ou par d'autres et, en parallèle, pour assurer une présence au sein des diverses instances internationales (NARSC, PRESCO, ASRDLF...). Le lien ombilical avec la Revue reste absolument vital. C'est le vaisseau amiral de la science régionale canadienne, sa carte de visite. Les chercheurs canadiens produisent des travaux de grande qualité; d'où la nécessité de la RCSR, non pas seulement comme véhicule de publication de travaux sur des sujets canadiens plus pointus, mais aussi comme véhicule pour des chercheurs à l'extérieur du Canada qui apprécient la philosophie ouverte de la Revue, tout en respectant les plus hautes normes d'excellence académique.

Vive les sciences régionales canadiennes... libres !